

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 4, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Histoire de la philosophie, troisième lecture du Rév. Messire Désaulniers.—Les femmes polonaises.—Le Divorce, ses suites funestes.—Discours prononcé à la Cathédrale de Québec sur la St. Jean Baptiste, par M. l'abbé Chandonnet.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La prochaine session.—L'Église aux États-Unis.—L'Amérique du Sud.—Le Mexique.—Négociations entre Rome et Florence.—Rapport de M. de la Marmora au Roi.—Reconnaissance du royaume d'Italie par l'Espagne.—Les élections en Angleterre.—Lord Palmerston.—Le choléra en Egypte.

Le premier soin de nos délégués, après leur retour de la métropole, a été de convoquer les Chambres pour le huit de ce mois. Cette session, attendue avec anxiété par les uns, et avec une certaine joie par les autres, sera probablement de courte durée, mais remplie de mesures importantes : — le rapport de la délégation, le traité de réciprocité, les fortifications nationales, le vote des subsides. La presse politique est d'un calme qui fait présager une sage délibération, sans passions et sans haine. La situation critique du pays n'exige rien moins du patriotisme de nos députés. Les États-Unis, paraît-il, ne tiennent plus autant à s'arrondir à nos dépens, malgré le dire de M. le Consul Potter ; ils se contenteront du libre-échange avec nous, ainsi que le désire la Convention commerciale de Chicago ; mais la Mère-Patrie veut que, jouissant du *self-government*, nous en supportions les inconvénients comme nous nous glorifions de ses bienfaits. Dans tous les cas, nous ferons notre devoir, et nos pères n'auront pas à rougir de nos actions.

Voilà presque toute la politique locale : tout le monde attend les événements ; nous attendons avec tout le monde, demandant à la Providence, qui a la main dans les affaires politiques comme dans les affaires religieuses, de guider nos législateurs et de faire tourner leurs actes à la grandeur et à la prospérité nationales.

Les États-Unis, lassés de combats et rassasiés de sang, tournent leurs esprits à la spéculation ; après les conventions politiques qui ont si profondément

remué la nation, en l'appauvrissant, viennent les conventions commerciales qui vont faire affluer dans le coffre public de nouvelles richesses et répandre partout le confort et l'opulence. Nos lecteurs en trouveront les détails dans les grands journaux. Il appartient plus à l'*Écho*, journal des familles, de retracer, en quelques lignes, la situation de l'Église aux États-Unis, si cruellement éprouvée par les ravages de la dernière guerre civile. L'Église des États-Unis, c'est la fille de cette belle Église française, qui a donné tant de missionnaires à la civilisation et tant de martyrs au Ciel ; c'est la sœur cadette de l'Église du Canada, lesquelles ont toutes pour mère et maîtresse la divine Église de Rome, que Bossuet a célébrée en termes si magnifiques. Parlons donc un peu de nos voisins sous le rapport religieux.

“ Dans l'espace de deux ans, dit Mgr. Rapp, évêque de Cleveland, nous avons eu la consolation de voir cent églises se bâtir, et la fureur de la guerre n'a pas arrêté l'accroissement des fidèles. Il me semble que nous grandissons en proportion que notre république s'ébranle et menace de tomber en ruines ; nos écoles, nos séminaires, nos édifices religieux se multiplient, et, ce qui vaut mieux encore, nous voyons journellement arriver des ouvriers apostoliques qui viennent se dévouer à ces missions si pleines d'espérance pour l'avenir de l'Église.”

Les sacrifices et l'inépuisable charité du clergé catholique ont beaucoup contribué à dissiper les préjugés des protestants et leur animosité contre la foi. Les Sœurs de Charité, ces anges terrestres, se sont surtout distinguées durant la guerre ; elles ont presque fait une révolution dans les idées des Américains, et attaché à l'Église, par leur dévouement héroïque, des millions de fanatiques qui ne parlaient de nos croyances que pour les maudire ; les blessés en foule se sont convertis dans les hôpitaux ; beaucoup de préventions contre la religion se sont évanouies peu à peu, et cette épreuve n'aura servi qu'à la fortifier et à l'étendre dans ces contrées.

C'est du moins ce que nous donne à entendre

Mgr. Luers, évêque de Fort-Wayne : " L'état de la Religion dans l'Amérique du Nord est en général favorable, et les conversions s'accroissent. Nos établissements d'instruction publique contribuent considérablement à cet heureux résultat : plus de la moitié des élèves sont maintenant catholiques ; il en résulte que dans tous les cas les préjugés contre nous disparaissent entièrement ; et, si ceux qui ont été ainsi élevés dans nos institutions n'embrassent pas la foi, ils deviennent cependant nos meilleurs défenseurs. La présente guerre a beaucoup contribué à ce changement. Tandis que les ministres protestants mettaient de côté, dans leur temple, l'évangile pour la politique, notre clergé s'en est toujours abstenu, et cela a merveilleusement élevé l'Église aux yeux de tous les partis. De zélés chapelains ont été envoyés à l'armée, et, eux aussi, par leurs paroles et leurs exemples, ont fait un bien immense. Les différentes congrégations de Sœurs ont travaillé infatigablement dans les hôpitaux militaires, ce qui leur a gagné la bienveillance, l'estime et l'amour de tous. La conclusion naturelle est qu'une religion qui peut former de telles héroïnes de charité doit être bonne et la seule vraie."

On se rappelle les préjugés religieux que les chapelains et les Sœurs de charité dans l'armée française arrachèrent du cœur des Anglais et des Turcs durant la guerre de Crimée. Pour l'homme de foi, cette victoire-là est aussi belle que celle qui ouvrit aux alliés les portes de Sébastopol. On peut dire de même qu'en thèse générale, la guerre civile a donné une nouvelle impulsion et un nouvel essor à la marche du catholicisme en Amérique. C'est ainsi que Dieu tire toujours le bien du mal et qu'il tourne toujours à sa gloire les événements qui semblent les plus éclatants châtiments de l'humanité.

Pour finir le tableau, il nous faudrait cependant traverser le territoire du Nord et pénétrer dans les États de la Confédération. Là, les cœurs s'assombrissent et les yeux versent des larmes. D'après les lettres des évêques, que nous lisons en ce moment, que de malheurs à déplorer ! que de diocèses ravagés ! que de pasteurs séparés de leur troupeau ! le troupeau lui-même est dispersé : les églises, les séminaires, les établissements d'instruction, fruits de longs et pénibles travaux, sont détruits de fond en comble. Que de ruines laissées par cette guerre, et que de temps il faudra pour les réparer ! La désolation est partout. Pourtant, ce qui console encore l'âme en présence de tant de ruines, c'est que, au Sud comme au Nord, la guerre a fait briller le catholicisme d'un nouvel éclat, et, en brisant d'antiques préjugés, a préparé les esprits à un retour spontané à cette antique Eglise de Rome qui, seule,

sait donner aux nations la liberté et l'indépendance.

Tandis que le gouvernement de Washington cherche à réparer les maux de la guerre civile, les divisions intestines, l'amour des rapines et la passion de la conquête désolent les petites républiques de l'Amérique espagnole. Le Brésil, la Confédération Argentine et la république de l'Uruguay se sont coalisés contre le Paraguay, où ils vont porter la guerre.

Les élections sont commencées en Angleterre. Lord Palmerston a lancé ce qu'on appelle une *adresse* aux électeurs, fait un *speech* exposant les bienfaits de son administration, et, à l'heure qu'il est, il doit être ou élu ou battu dans le bourg de Diverton, dont il est le représentant depuis sept parlements, c'est-à-dire depuis vingt-huit ans. L'adresse du noble Lord est justement le contraire de celle de M. d'Israeli, le sous-chef du parti conservateur. Celui-ci a le choix du blâme, celui-là le choix de la gloire, et il en use tout à son aise.

" Pendant ces six dernières années, dit-il, malgré la désolation qu'ont fait régner en Irlande trois mauvaises récoltes, malgré la détresse qui a fait souffrir si cruellement quelques districts manufacturiers, en raison de la grande diminution des approvisionnements de coton du Nord-Amérique, le Royaume-Uni a, en général, continué d'une façon remarquable à prospérer dans la voie du progrès. La paix maintenue avec les puissances étrangères a exempté ce pays de tous les sacrifices et de toutes les peines imposées, pendant ce laps de temps, à quelques autres nations. Une plus grande liberté a été donnée à l'emploi du capital et au développement de l'industrie productive. Le commerce avec les puissances étrangères a été débarrassé d'un grand nombre d'entraves ; et en même temps, de vastes débouchés ont été ouverts au commerce sur les points les plus reculés du globe. Il en est résulté que la richesse du Royaume-Uni s'est rapidement accrue ; il y a eu de grandes réductions d'impôts ; la dette nationale a été diminuée, et cependant le revenu public a toujours été suffisant pour couvrir les dépenses publiques et pour maintenir efficacement ces dépenses nationales, navales et militaires qui, pour chaque pays, sont les meilleures garanties de la paix. Les sciences ont fait aujourd'hui des progrès considérables ; appliquées aux opérations de guerre, tant sur mer que sur terre, elles ont produit d'immenses résultats, et, sur ce point, l'Angleterre n'est pas restée en arrière des autres grandes puissances du monde.

" L'administration de nos colonies n'a pas eu moins de succès. Les populations de nos provinces du Nord-Amérique sont loyalement dévouées à la

mère-patrie, et désirent ne point en être séparées. Les Indes, qui ne sont plus aujourd'hui le sanglant théâtre des insurrections et des révoltes, font des pas rapides vers la prospérité et la civilisation."

Qui aura la victoire, des libéraux ou des conservateurs, de Lord Palmerston ou de Lord Derby? Les premiers sont encore sur les riantes banquettes du pouvoir; les seconds sur les sièges durs et blessants de l'opposition. Les libéraux auront, sans aucun doute, encore la victoire pour sept ans.

Le choléra fait de terribles ravages en Egypte. La maladie a pris naissance dans les villes saintes de la Mecque et de Médine. Tous les ans, le jour du *Courban Bairam*, qui est la fête des sacrifices, les indigènes et les nombreux pèlerins qui affluent principalement, vers cette époque, dans ces deux localités, se livrent, à l'envie, au pieux devoir d'égorger chacun un ou plusieurs moutons, qui sont ensuite transportés sur la montagne d'Arifat, où, suivant une croyance populaire, les anges descendent du ciel et vont s'en régaler. Il arrive d'ordinaire que, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, propre à cette contrée, ces matières animales se dessèchent sans tomber en putréfaction. Souvent aussi, les émanations pestilentielles qui s'en dégagent sont emportées dans le désert par les vents alisés. Mais quelquefois, quand ces circonstances salutaires font défaut, la décomposition de cet amas formidable de viandes engendre, dans les villes voisines, des épidémies meurtrières, et c'est ainsi que jadis la peste, ce fléau de l'Orient, était toujours originaire de l'Hedjaz. Cette année, le miasme a été refoulé du côté de la mer Rouge et a produit le choléra dans les villes de la Mecque et de Médine, d'où cette terrible épidémie a passé en Egypte avec une surprenante rapidité.

Pour le moment, le fléau semble avoir circonscrit son action dans la seule ville d'Alexandrie. En attendant, la panique règne partout en Egypte, et des familles entières émigrent tous les jours pour échapper à l'épidémie.

Le gouvernement turc a expédié partout dans l'empire l'ordre de soumettre à une quarantaine plus ou moins longue toutes les provenances de l'Egypte.

On peut calculer que, pour la ville seule d'Alexandrie, il se déclare près de 300 cas par jour. Le chiffre des décès est évalué à 200. Peut-être le nombre des morts tend-il à diminuer, mais malheureusement l'épidémie se répand dans l'intérieur. Rosette, Zagazig et Toutah sont décimés. Il y a des centaines de morts par jour dans des centres qui ne comptent que 10, 15 ou 20,000 habitants.

Au Caire, le choléra devient aussi très-menaçant. En une semaine, les décès se sont élevés de 4 par jour à 85.

L'exemple si malheureux donné par le vice-roi est partout suivi, et une véritable panique s'est emparée de la population. Tout le monde part ou veut partir. On estime que plus de 30,000 personnes ont déjà quitté le pays. Quelques consulats ont même été jusqu'à fermer leurs chancelleries. Au milieu de ce désordre général, on est heureux de signaler la conduite des employés du consulat général de France, dont il a fallu même tempérer le dévouement et le zèle. M. de Lesseps n'a pas fait preuve de moins de courage et d'abnégation. Après être resté à Alexandrie pendant que le fléau y sévissait avec le plus d'intensité, il est parti pour le Caire, dès qu'il a appris que la mortalité augmentait dans cette dernière ville. De tels exemples ne sauraient être trop signalés.

Notre *chronique* est dans la désolation avec tout le peuple du Bas-Canada: l'un des derniers représentants de cette vieille et forte génération qui, nous donna la liberté civile et politique, n'est plus! le bon, le pieux, l'honnête, le glorieux, le grand Antoine Narcisse Morin est, depuis vendredi dernier, couché dans la mort, emportant avec lui le respect, la vénération de ses compatriotes, sans distinction de partis, et l'admiration universelle. Quel homme! quelle perte! et quel deuil! Où trouver, dans l'histoire, un désintéressement plus pur, un patriotisme plus antique, une conscience plus délicate, un amour plus ardent de la liberté, un respect plus profond de l'autorité, en un mot, une vie plus active et plus retirée, plus éclatante et plus modeste que celle du vénérable défunt que le pays pleure en ce moment? La nouvelle de cette mort a été comme un coup de foudre qui, enveloppant tout un peuple, a brisé tous les cœurs. Vivant, l'honorable M. Morin était le modèle parfait du citoyen vertueux dont Tite-Live se plaît à nous tracer le portrait; mort, que sa vie soit toujours présente à nos regards, et que ses actions nous guident sans cesse dans les temps difficiles où nous vivons.

C'est à St.-Adèle, comté de Terrebonne, que la mort est venu frapper subitement, au sein d'une hospitalière amitié, cet illustre patriote, laissant aux biographes à raconter, avec cette perte, l'histoire du Bas-Canada pendant près d'un demi-siècle. Cette tâche, que nous serions heureux de nous imposer aujourd'hui, demande du temps, des études sérieuses des documents publics, et cette impartialité que l'on ne peut trouver au milieu d'une douleur aussi vive. Nous remettons donc à un autre moment, nous contentant de donner dans ce numéro quelques légers aperçus des principales époques d'une vie si généreusement fournie et si glorieusement utile au peuple canadien.

L'honorable A. N. Morin est né à St. Michel, district de Québec, le 12 octobre 1803, d'une famille de cultivateur, honnête comme tous les gens de cette classe, mais dénuée des biens de la fortune. Ses premières années furent difficiles et remplies de privations. Mais le clergé qui a donné à l'Eglise ses plus illustres pasteurs, tel qu'un Mgr. Plessis, et à l'Etat ses plus illustres citoyens, tel qu'un Vallières de St. Réal, se chargea de l'éducation du jeune Morin, qui devait, lui aussi à son tour, illustrer et le Conseil des ministres et les cours de la magistrature. Ses études finies, il voulut étudier le droit, mais les moyens lui manquaient malheureusement. L'œil vigilant de l'honorable D. B. Viger, qui a été le bienfaiteur d'un si grand nombre de jeunes Canadiens de talent, sut démêler dans l'étudiant pauvre toutes ces heureuses qualités par lesquelles ce dernier devait tant briller plus tard, et l'encouragea de sa parole, de son exemple et de sa bourse. Il le fit venir à Montréal et le plaça chez M. Augustin Perreault; en remplissant la fonction d'agent, il gagnait sa pension et l'estime de ce riche et respectable citoyen. Il avait en même temps passé brevet sous l'honorable D. B. Viger, qui l'employait à copier ses manuscrits et le façonnait avec un soin tout paternel, et comme politique et comme écrivain. Ainsi, instruit à une pareille école, le jeune Morin ne tarda point à se faire remarquer parmi tous les étudiants d'alors et qui, pour la plupart, jouèrent un rôle considérable dans les affaires du pays. Sa brochure, intitulée: "*Lettre à l'honorable Juge Bowen*" sur l'usage légal de la langue française en Canada, le plaça tout-à-coup parmi les premiers publicistes. Les personnages les plus éminents du temps s'empressèrent de féliciter le jeune et courageux écrivain. Mais lui, avec cette nature d'élite qui le distinguait, loin de s'enorgueillir de ces acclamations, ne goûta ces félicitations que comme un encouragement à mieux faire encore. C'était alors le journalisme qui, trompant le gouvernement, nous proclamait partout une race abâtardie, sans honneur et sans principes, infidèle à ses serments et à ses traditions. Le jeune Morin voulut combattre sur le champ même de bataille, il voulut venger ses compatriotes et désabuser l'autorité contre nous, par une discussion aussi explicite que loyale: il fonda la *Minerve*. Mais bientôt après, il en céda la propriété à un autre patriote, M. Ludger Duvernay, tout en continuant de présider à sa rédaction pendant plus de dix ans.

Admis à la profession d'avocat en 1828, M. Morin entra, deux ans plus tard, de plein pied en Parlement, député par le comté de Bellechasse. Il n'avait cependant que 27 ans tout au plus. Mais la sagesse et le talent attendent-ils toujours le nombre des années pour se produire, éclater et emporter l'admiration?

Nous avons alors l'image plutôt que la réalité du

gouvernement constitutionnel, qui fait l'orgueil et la gloire de la mère-patrie. C'était pour obtenir les droits et tous les droits de citoyen anglais que durent combattre les hommes politiques de cette époque. Le jeune Morin prit part à toutes ces joutes fatigantes, avec une adresse merveilleuse; dans les débats des graves questions qui divisaient les deux races, il fit preuve d'un grand sang-froid, de connaissances étendues, d'une modération peu ordinaire et d'une sagesse éprouvée. Ses succès furent étonnants. Le peuple tourna, dans son malheur, ses regards vers ce jeune soldat qui combattait modestement ses combats, et le prit pour chef en 1834: trois ans seulement après son entrée en Parlement, M. Morin était trouvé digne d'aller porter, en Angleterre, une requête sur la situation du pays, à l'hon. D. B. Viger, qui travaillait à Londres à ramener le gouvernement de la métropole à une politique plus équitable envers ses nouveaux sujets. Avec quels sentiments, ou plutôt avec quel cœur M. Viger reçut dans ses bras le jeune ambassadeur, il est plus facile de se l'imaginer que de le dire.

Nous ne suivrons point pour le moment M. Morin pas à pas durant les années qui suivirent cette ambassade. On sait tout ce qui arriva jusqu'en 1841, où nous trouvons M. Morin honoré de la confiance du nouveau gouvernement, qui le nomma juge de la Cour des Prerogatives. Le 13 octobre 1842, sous le ministère LaFontaine-Baldwin, il devint ministre des terres de la Couronne, position qu'il résigna en 1843 avec tous ses collègues pour sauvegarder les franchises du gouvernement constitutionnel. Ce fut avec douleur qu'il se sépara, en cette circonstance, de son vénérable protecteur, l'hon. D. B. Viger. En 1844, M. Morin fut simultanément élu pour les comtés de Saguenay et de Bellechasse, et choisit ce dernier. Réélu par ce même comté en 1848, les Communes le nommèrent leur président durant le mois de février de la même année, et l'on admire avec respect son portrait parmi ceux des *Orateurs* dans la salle des délibérations de la Chambre basse. Quand l'émeute triomphante, en 1848, incendiait le Parlement à Montréal et que la plupart des députés disputaient au feu dévorant leur propre existence, M. Morin, avec un calme et une dignité propres aux vieux sénateurs de la vieille Rome, ne consentait à laisser son siège qu'après qu'une *motion d'ajournement* eut été proposée et emportée! En 1851, le gouverneur *Elgin* le chargea de former un ministère de concert avec M. Hincks. Pour lui, il prit la place de secrétaire provincial, et le comté de Terrebonne ratifia le choix de Son Excellence, en lui confiant son mandat. Mais bientôt il retourna au ministère des terres de la Couronne, où il rendit de précieux services au Bas-Canada et où il resta jusqu'au mois de janvier 1855. A cette époque, fatigué de tant de luttes et de travaux, M. Morin se

retira de la vie politique, et quelque temps après le gouvernement le nomma juge de la Cour Supérieure pour le Bas-Canada. Il a fait aussi parti du Comité exécutif de l'Exposition de Paris. En 1859, il fut choisi juge titulaire pour travailler à la codification des lois du Bas-Canada. La mort l'a surpris au moment où les Chambres sont appelé à juger une œuvre qui doit faire sortir notre jurisprudence du chaos dont se plaignent tous les légistes.

Nous le répétons : nous n'avons aujourd'hui ni le temps ni fait les études nécessaires pour écrire consciencieusement une telle vie. Nous y reviendrons. Mais pour ceux qui aimeraient à connaître davantage le caractère de l'illustre défunt, nous leur dirons avec l'historien de Lord Metcalf : " Le caractère de M. Morin était propre à en faire le héros d'un roman. A une habileté d'administration supérieure, il unissait une grande puissance d'application, un amour extrême de l'ordre et surtout une conscience délicate et une abnégation de lui-même qui, dans l'ancien temps, l'auraient fait proclamer à hauts cris le premier des citoyens. Il possédait le patriotisme le plus pur. Il était sans égoïsme et sans artifice. Il était d'une nature si sensible et si expansive, qu'on a dit de lui qu'il avait le cœur d'une femme et la simplicité d'un enfant. Sans cela—infirmités des âmes nobles—il eut été un grand homme d'État."

L'honorable M. Morin cultivait les lettres avec succès, et dans ses moments de loisir, pour reposer son esprit de ses rudes travaux de législateur, il a composé des poésies sur lesquelles Apollon a soufflé son souffle divin, et quelques chansons qui, encore, le soir, réjouissent les chaumières dans nos campagnes et reposent des fatigues du jour :

Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie.

et cet autre :

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?

sont presque aussi populaires que *Vive la Canadienne !* ou *Derrière chez ma tante*.

M. Morin écrivait l'anglais avec beaucoup de facilité ; il en goûtait toutes les beautés et savait se servir de toutes ses ressources ; mais il avait peu de supérieurs dans le maniement de la langue française. M. Jacques Labire—encore un vertueux citoyen—avait laissé inédite la première histoire du Canada, écrite par un Canadien. Le 30 novembre 1831, M. Morin demanda une allocation de £500 à la législature pour l'impression de cet ouvrage. Sa réputation d'écrivain lui mérita l'honneur de rédiger cette histoire ; et M. Isidore Lebrun dit à ce sujet dans son *Tableau des Canadas* : " Heureusement M. Morin écrivit le français avec goût ; car ce n'est pas par son style que M. Labire peut mériter le titre de Tite-Live." M. Morin, outre

qu'il aida puissamment M. Lebrun dans le *Tableau des Canadas*, rédigea le *quatre-vingt douze* résolutions, si célèbres dans notre histoire. Il publia encore un grand nombre d'écrits dans la *Minerve*, qu'il inspira durant toute sa carrière politique. Le *Répertoire National* contient aussi une lecture de lui sur l'*Éducation Élémentaire*.

Mais tous ces talents et toute cette gloire ne seraient riens si l'illustre défunt n'avait su les rehausser, les purifier et les sanctifier par une piété touchante et toute exemplaire. La mort est venue, à la sourdine, comme un voleur, ravir le corps de cet homme de bien à notre admiration ; mais l'âme ne s'est point laissée surprendre ; elle veillait continuellement, et quand elle est partie de ce corps qu'elle avait sanctifié, c'était, nous n'en doutons pas, pour s'envoler dans le sein de Dieu.

Sir Louis Hypolite Lafontaine, a-t-on dit, était la tête du pays ; ne peut-on point dire, avec autant de vérité, que l'honorable juge Morin en était le cœur ?

Si nous n'étions point déjà si long, nous aurions aimé faire la biographie de l'honorable George René Saveuse de Beaujeu, décédé vendredi dernier, d'un érysipèle qui s'était porté au cerveau. M. de Beaujeu était membre à vie de la Chambre-Haute et appartenait à la plus vieille et plus illustre noblesse de France. Riche et seigneur honoré, il sut faire un sage emploi de sa fortune. Nous nous associons de tout cœur au deuil que doit causer à sa noble famille une perte aussi soudaine et aussi sensible.

Ces vides dans nos rangs sont vraiment lamentables en ce moment, où nos institutions vont, pour ainsi parler, se transformer. Nous avons besoin de toutes nos influences, de toutes nos forces, de tous les patriotismes. A ce point de vue, la maladie de Sir Etienne Taché nous impressionne douloureusement. La mort du premier ministre serait un autre deuil national ; et cependant, à l'heure où nous écrivons, Sir Etienne laisse bien peu d'espoir de le sauver. Espérons que ce caractère fortement trempé saura vaincre la maladie, malgré son grand âge, et qu'il pourra bientôt reprendre ses travaux dans les conseils de la nation.

Histoire de la Philosophie.

PAR LE RÉV. M. DESAULNIERS.

3ÈME LECTURE. (1)

Que l'on étudie sérieusement les différentes philosophies sorties des théories de Kant, telles que celles de Shelling, Fichte, Hegel, et l'on ne trouvera pas autre chose qu'un vain effort de l'esprit humain pour expliquer des faits dont les causes sont évidemment au delà des limites de sa puissance. La science profane du jour est trop orgueilleuse pour consentir à faire usage de la lumière céleste. Le philosophe incrédule est pour moi la véritable image d'un homme qui ne

(1) L'introduction à cette lecture a paru dans le No. 3, page 46.

voudrait voir les objets qu'à la lumière de la lanterne, même en plein midi.

N'est-ce pas une absurdité véritable de ne vouloir pas faire usage de toutes les lumières que le Créateur a voulu mettre à notre disposition ? Qui ne gémirait des égarements de l'esprit humain, lorsque l'on voit un si grand nombre d'hommes réputés savants, admirer un Shelling, qui pousse, je ne dirai pas l'audace, mais la folie, c'est le mot, jusqu'à annoncer à ses élèves, à la fin d'une de ses leçons, que le lendemain il créerait Dieu.

Ceci nous fait bien voir qu'il avait raison cet Espagnol distingué, M. Villaslada, quand il disait il n'y a pas deux mois : "Toute la philosophie matérialiste et panthéistique des Allemands ne repose que sur une profonde ignorance, une profonde corruption, une profonde impiété."

Cette philosophie, cependant, est sortie des limites de l'Allemagne, elle est entrée en France par l'influence de l'immense talent littéraire de M. V. Cousin ; en Angleterre, sous le souffle empesté de l'hérésie, et même en Italie, favorisée par l'orgueil de quelques savants corrompus.

Pourquoi donc des catholiques, qui appartiennent à la seule société dépositaire infaillible de la vérité, iraient-ils chercher ailleurs les principes qui seuls peuvent entretenir la vie de la raison humaine ? L'Église catholique n'a-t-elle pas ses Docteurs, hommes qui ont jeté tant de lumières sur le berceau du Christianisme et dont les connaissances philosophiques sont jetées à pleines mains sur toutes les pages de leurs immortels écrits ? Remarquons ce que disaient les savants éditeurs de *Civitta Catholica*, au mois d'avril dernier : "Le moyen de restaurer la Philosophie et la Théologie est de ramener l'une et l'autre aux pieds des anciens maîtres catholiques, non moins grands par leur sainteté que par leur génie."

Oui, messieurs, il y a une philosophie fondée par les grands Docteurs et Pères de l'Église, une philosophie qui a commencé avec St. Denis l'Aréopagite, qui a progressé sous l'inspiration du génie de St. Athanase, St. Ambroise, St. Augustin, St. Anselme, et qui, enfin, a reçu son plus grand développement et sa forme la plus méthodique sous la plume étonnante de l'Ange de l'École, St. Thomas.

C'est cette philosophie dont je viens aujourd'hui vous faire une faible exposition. Et cette exposition sera suffisante, je le crois, pour vous convaincre qu'en dehors d'elle, il n'y a que ténèbres et ignorance. Pour ma part, je le sais, j'ai enseigné pendant 20 ans, à la suite de Descartes et de Mallebranche, et j'atteste que cette longue étude de la fausse philosophie n'a jamais satisfait les désirs de mon intelligence. Mais depuis que j'étudie St. Thomas, tout paraît lumineux, et j'admire profondément la merveilleuse harmonie de tous les principes de cette philosophie aussi étendue que profonde. St. Pie V le disait bien, la philosophie de St. Thomas est propre à réfuter les *erreurs passées, présentes et futures*.

Je crois que pour vous faire connaître la philosophie chrétienne et son excellence, il me suffira de vous exposer ce qu'elle enseigne sur les cinq questions suivantes : Dieu—la matière—les idées—la nature de l'homme—et l'origine de la connaissance humaine.

N'est-ce pas, en effet, autour de ces cinq questions

principales que viennent se grouper toutes les connaissances philosophiques ?

I.—DIEU.

Qu'est-ce que Dieu ? Voilà une question que l'on doit poser en tête de toutes les sciences.

A cette question, la philosophie Cartésienne ne répond que ces deux mots : Dieu, c'est l'*Être nécessaire*.

La philosophie Panthéistique de notre siècle affirme que Dieu est le développement de l'Univers.

La philosophie Cartésienne se fait remarquer par sa nullité. La philosophie du siècle, par ses absurdités. Celle-ci ne paraît pas s'apercevoir qu'elle se contredit dans sa propre pensée, qu'elle prend l'effet pour la cause, et qu'elle fait de Dieu, reconnu par elle-même souverainement parfait et infini, cause suprême de tout, le produit et l'effet de tout ce qui existe. N'est-ce pas le bouleversement de toutes les idées, le renversement ou la destruction de l'intelligence humaine ? Oh ! cessons de regarder comme des hommes dignes de nos hommages ces talents fourvoyés, quelque grands qu'ils soient, dans le tourbillon de leurs orgueilleuses pensées !

Voyons maintenant ce qu'enseigne sur Dieu la philosophie chrétienne.

Dieu étant la cause de tout ce qui existe, possède en sa nature même le principe de son existence, c'est-à-dire que son *essence est l'existence même*. Voilà une distinction tranchée entre Dieu et tout être créé. Dans celui-ci, l'existence donnée par le Créateur est reçue dans la nature ou l'essence de l'objet créé ; tandis que dans Dieu, l'existence n'est pas reçue, elle constitue l'être même divin. Or l'essence d'un être est toujours identifiée avec cet être, et fait la nature même de cet être. De là il suit que quand un être est par sa nature substance et même plus que substance, son essence possède aussi toute la perfection de la substance ; donc en Dieu, l'existence est substantielle.

Comprenez-vous ce que c'est que l'existence substantialisée ? Non, messieurs, ni moi non plus. L'on voit clairement que la Divinité est incompréhensible pour l'homme en cette vie : *Cognoscimus quia Deus est, nescimus autem quid sit*, dit St. Thomas.

C'est un axiôme admis dans la philosophie chrétienne que ce qui est premier dans chaque genre est cause de tout ce qui est contenu dans ce genre : *Quod est primum in unoquoque genere est causa ceterorum*. Ainsi, par exemple, considérez le genre des choses sucrées. Le sucre est sans doute ce qui excelle et doit être placé au premier rang parmi les choses sucrées ; aussi celles-ci ne sont-elles sucrées qu'en autant qu'elle participent au sucre. Si l'on pouvait faire quelque comparaison entre Dieu et les créatures, l'on dirait que Dieu étant la cause de tout être, doit être le premier dans la classification des êtres et est l'existence même. Mais ici, il faut observer que la nature de Dieu étant incommunicable, les êtres ne participent à l'existence que par imitation : ainsi l'existence de la créature n'étant pas substantielle, n'est pas l'existence même de Dieu. De là on peut comprendre ce mot de l'Écriture, que toute la création est comme un néant devant Dieu. Que Dieu seul existe véritablement. *Qui est, misit me ad vos*. Le docteur Brownson, en avançant que Dieu est le plus universel des Êtres, oublie complètement l'idée que les

philosophes appliquent au mot *universel*. Dieu est éminemment singulier.

II.—LA MATIÈRE.

Difficile à entendre.—Elle n'existe pas et ne peut pas constituer un être toute seule. St. Augustin l'appelle *propè nihil*. Elle est en puissance de recevoir toutes les natures; indifférente à chacune d'elles. Donc la variété de nature doit sortir d'un autre principe que la matière. Tout être matériel possédant une nature contient donc en lui-même autre chose que la matière. Les Scolastiques ont donné à ce principe le nom de *forme substantielle*.

Aristote l'appelait *Eutéléchie*. Il faut que ce principe soit substantiel comme la matière, puisque la variété affecte l'essence même de la substance.

Les philosophes modernes ont trop oublié cette distinction importante des deux principes élémentaires de l'être matériel—contradictions et difficultés dans lesquelles tombent les modernes, faute de cette distinction.—Ils n'expliquent pas la variété des êtres matériels; ils n'expliquent pas les actions physiques et chimiques des corps les uns sur les autres; ils se contredisent en admettant les actions, qui sont évidentes, et en même temps l'inertie de la matière. Ce qui fait dire à Leibnitz qu'il faut en venir aux formes substantielles des Scolastiques. Les formes sont de nature diverse et de différents degrés: corps inanimé, corps animé, vivant, sensible, raisonnable.

Les formes supérieures font les fonctions des formes inférieures. (1)

III.—LES IDÉES.

Le composé naturel étant admis, on est plus en état de comprendre la théorie des idées. Un grand nombre de philosophes, depuis les Scolastiques, ont considéré les idées comme des impressions que le Créateur pouvait lui-même placer dans l'âme au moment de sa création. Ce n'est pas ainsi que pensaient les Scolastiques. Selon eux, l'intellect humain, pour saisir l'objet d'une connaissance quelconque, doit engendrer en lui-même l'idée que lui présente cet objet, de sorte que de cette manière l'idée est comme le verbe humain. Et c'est en cela surtout que l'homme porte en lui-même, selon la pensée de St. Augustin, l'image et la ressemblance de Dieu.

Ce Dieu souverainement intelligent, engendre éternellement, dans l'acte même de son intellection, son propre Verbe. Cette vérité de la foi peut nous faire admettre que la génération du Verbe est le moyen propre que possède un intellect pour saisir l'objet de sa connaissance.

Les objets des idées dans ce monde sont les natures matérielles, et tout ce qui peut s'en déduire. L'être matériel peut être saisi de deux manières: la première par les qualités sensibles; la seconde par sa nature ou substance. Les sens saisissent l'objet sous le premier rapport, l'intellect sous le second.

La nature de l'homme est tellement une que, pour saisir la nature des êtres matériels, il faut d'abord que les sens aient saisi ce même objet à leur manière: de là

cet axiôme faussement attribué à Aristote, mais qu'admettaient néanmoins les Scolastiques: *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu*.

Il ne faut pas entendre cet axiôme à la façon de Condillac. Les sens transmettent les objets sensibles à l'imagination; c'est l'image et c'est alors seulement que l'intellect engendre l'idée de l'objet saisi. Cette idée, selon la définition donnée déjà, c'est le verbe humain engendré dans l'acte même de l'intellection et qui est comme le miroir où nous contemplons l'objet qu'il exprime. *Oportet ut cognitum sit aliquid in cognoscente*. Ainsi dans les chaires de philosophie chrétienne, où l'on suit la doctrine des Pères et Docteurs de l'Église, il n'est pas question pour l'homme d'idées innées. L'idée est la production de l'opération intellectuelle: *Operatio sequitur ad esse*.

L'idée étant le premier élément de la connaissance, ne peut pas être confondue avec la faculté de connaître, comme semble l'avoir insinué M. de Bonald, père, en disant que l'idée pouvait être dite, innée et acquise en même temps.

L'idée représentant la nature d'un objet ne peut être qu'*universelle*. Ainsi les natures qui sont individualisées dans les êtres singuliers, reprennent leur état d'universalité aussitôt qu'elles sont considérées comme séparées de leurs conditions matérielles. *Universales sunt nature ipse singularium*.

L'idée était appelée *species expressa*, nature exprimée. L'action intellectuelle ne se contente pas, pour connaître son objet, de le contempler, mais elle le produit. Ce qui fait comprendre que la substance intelligente, en nous, est toujours plus rapprochée de celui qui est l'acte pur. En Dieu, il n'y a pas génération du Verbe et ensuite contemplation; mais l'acte par lequel Dieu engendre le Verbe est celui même de son intellection.

IV.—LA NATURE DE L'HOMME.

Les philosophes modernes ont pour habitude de considérer l'homme comme la réunion de deux êtres, l'âme et le corps. Il n'en était pas ainsi parmi les Scolastiques. Selon eux, il n'y a qu'un être dans l'homme, l'être humain, résultant de l'union de la matière et de la forme; et la forme du corps, c'est l'âme. C'est la plus noble de toutes les formes qui sont appelées à donner à l'être matériel sa nature. Et comme la plus noble, elle doit toucher de bien près aux formes supérieures, qui sont les Anges: selon le principe formulé par St. Denis l'Aréopagite: *Supremum infimi attingit infimum Supremi*.

Dans chaque être, quelque élevé qu'il soit, il n'y a qu'une forme, et cette forme fait toutes les fonctions des formes inférieures, ainsi que celles qui lui sont propres. De là, il faut conclure que l'âme humaine étant la forme du corps humain, est le principe ou la cause formelle de la nature de sa substance, de sa vie, de ses facultés sensibles, ainsi que des facultés intellectuelles.

D'après cette manière de considérer l'âme humaine, comme forme du corps, on ne voit pas comment pourrait surgir la difficulté de l'union de l'âme et du corps. Rien de plus naturellement uni qu'un être et sa nature. L'on voit que l'union est immédiate et qu'il serait absurde de supposer l'existence d'un lien commun, comme le voulait Jean Leclerc, avec son *Médiateur plastique*. Il n'y a pas besoin non plus d'élever des discussions sur

(1) M. Ubaghs, en admettant les formes substantielles, ne serait pas tombé dans ses erreurs.

l'action réciproque d'un être sur l'autre, de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. Ainsi tombent d'eux-mêmes le système de l'harmonie préétablie de Leibnitz, celui des causes occasionnelles de Descartes et plusieurs autres qu'il est inutile de détailler ici.

On pourrait ici élever une objection sérieuse au premier coup d'œil, mais futile en elle-même. Cette objection la voici. Les Scolastiques enseignent que l'âme humaine est la forme du corps ; mais l'âme humaine, étant spirituelle, ne peut donner au corps sa nature, qui est toute matérielle.

Je réponds d'abord, en premier lieu, qu'un corps, comme on vient de le voir, n'est pas tout matière ; en second lieu, je dis que l'âme humaine, considérée dans sa substance, n'est pas de même nature que l'ange.

L'âme humaine possède les facultés sensitives, et voilà pourquoi il lui faut un corps pour compléter son être, ou, si vous voulez, pour la mettre en état de développer toutes ses facultés. St. Thomas a dit : *Intellectum hominis est in sensitivo*. Que l'âme soit la forme du corps humain, c'est une vérité de foi, décidée par les conciles de Vienne et de Latran, et proclamée, il y a quelques années, par le Pape actuel, si glorieusement assis sur le Siège de Pierre, Pie IX.

Dans notre siècle, on a voulu refaire la définition de l'homme.—Vous savez que la vieille définition faisait de l'homme *un animal raisonnable*, définition que l'on a trouvée trop humiliante pour l'orgueil de notre siècle de lumière.—Que Dieu ait placé l'homme dans la création avec la nature animale, ou qu'il l'ait placé parmi les anges, en le faisant participer à la nature angélique, ce n'était pas la question à ce qu'il paraît. Voilà pourquoi, mettant de côté cette petite difficulté, on s'est empressé de rejeter comme indigne la vieille définition, et de la remplacer par celle-ci : *l'homme est une intelligence servie par des organes*.

Cherchons en premier lieu à bien saisir le sens des mots employés dans cette définition.

Intelligence : ce mot veut-il signifier la faculté intellectuelle ou plutôt la substance que possède cette faculté ? Si c'est la faculté, la définition n'est pas philosophique : *Definitio fit per principia essentialia* ; or, l'essence de l'homme est substantielle et non pas seulement accidentelle.

S'il veut parler de la substance de l'âme, veut-il placer l'âme humaine parmi les natures angéliques ? Quel est celui qui pense que l'homme possède la nature angélique ? Cependant, pour qu'une définition soit bonne, il faut qu'elle assigne le genre prochain et la différence propre. Il n'y a pas d'intelligences connues qui soient de même nature que l'âme humaine ; la différence exprimée par ces mots : *servie par des organes*, revient à dire que la partie matérielle de l'homme est un être indépendant de l'âme, et que conséquemment l'homme n'est pas un être, mais deux, ce qui n'est pas.

Ainsi donc cette définition pèche contre les règles élémentaires et contre la vérité des choses.—Tout ce qui la recommande, c'est de nous donner une plus haute idée de notre dignité ! Mais notre dignité ne vient pas du tout de notre nature ; elle vient toute entière de notre destinée ; l'homme est petit par nature, puisqu'il sort du néant ; il est grand par destinée, puisque nous allons au Ciel.

Les femmes Polonaises.

Nulle part l'influence de la femme sur l'homme n'a été aussi grande, aussi légitime qu'en Pologne.

Lorsque vaincus, accablés, découragés et courbés sous le joug de l'étranger, les Polonais s'assirent tristement au coin du foyer, pleurant leurs malheurs et leurs fautes aussi, ils trouvèrent à côté d'eux une compagne inattendue. La femme insouciant alors, presque timide comme une esclave, se penchait sur l'épaule de l'époux et murmurait à son oreille de douces paroles de consolation et d'espoir. Longtemps elle a pleuré avec lui ; et, à mesure que son âme s'élevait de la vie de famille à celle de la patrie, elle comprenait et se transformait. Femme d'abord, ange consolateur ensuite, elle est devenue vaillante ; elle est entrée dans la lutte, elle s'est faite soldat.

La patrie s'est incarnée en elle ; toutes ses douleurs, elle les a ressenties ; elle a partagé ses joies et ses fugitives espérances ; elle a bravé l'étranger ; elle a ri de ses menaces, de ses tortures et de ses armes ; elle est devenue forte et héroïque, — assez forte pour tout souffrir elle-même ; assez héroïque pour envoyer, sans pâlir, son époux et son fils au combat, au cachot, en Sibérie, à la mort.

Et devant cette miraculeuse transformation, l'homme s'est incliné ; il a écouté avec étonnement et admiration, il obéit avec reconnaissance ; seul il eût succombé, maintenant il espère, que dis-je ? il est certain du triomphe.

Et d'abord, qu'on emporte ces fleurs, ces rubans, ces bijoux, ces brillantes étoffes ! Ce qui lui convient maintenant, c'est le sombre habit de deuil. Tous ceux qui tombent ne sont-ils pas siens par le cœur ? Jetez un immense crêpe partout, sur le berceau, sur l'épousée, sur la fosse entr'ouverte. Plus de soirées, ni de fêtes, ni de bals. Le noir deviendra, par sa volonté, le drapeau national, le signe de ralliement. C'est par lui que se compteront les soldats de la patrie jusqu'au jour du suprême combat.

Les hommes, résignés à mourir, parlent et maudissent l'oppressur ; ils discutent et disputent volontiers sur les chefs futurs, sur le choix des moyens, sur leur efficacité. Pendant ce temps, la femme agit. Elle va et vient, messagère infatigable, répandant partout la sainte ardeur qui la dévore. Comme une ombre, elle glisse le long des portes de la ville, elle échappe aux factionnaires, traverse hardiment la frontière, franchit rapidement les distances. Elle va au loin ranimer le courage des exilés et des proscrits : "Espoir ! patience ! Bientôt, nous serons prêts !"

Elle pénétrera, s'il le faut, chez les puissants de la terre ; rien ne l'arrête, rien ne la rebute, rien ne la décourage. Elle veut de l'argent et des armes pour accomplir sa mission : elle en trouvera, elle l'a juré.

Mais de vils espions, lancés à sa poursuite, la surprennent au passage ; ils la saisissent et la traînent dans un de ces lugubres cachots où se commettent tant de crimes odieux. Son corps est brisé par les tortures, elle ne pousse pas un cri, elle ne parle pas.

Gardienne du feu sacré, de la tradition nationale, elle ne comprend que la lutte, la lutte même sans espoir : vaincre ou mourir !

Ah ! vous pensiez ainsi, sainte et noble femme, qui vintes, à travers tous les dangers, arracher votre époux aux prisons de Cracovie pour l'envoyer ensuite au plus cruel de tous les supplices.

Il était jeune et beau ; il vous chérissait plus que sa vie, plus que la patrie elle-même. "Ah ! disait-il, aban-

donnons tout; allons bien loin nous aimer six mois seulement.....Six mois! c'est bien court! et nous reviendrons ensuite mourir ensemble!" Vous l'aimiez tant vous-même.....

Et cependant à peine mariée, il vous quittait, sur votre ordre, pour se mettre à la tête d'un petit détachement. Pendant plus d'un mois il courut les forêts, souvent sans pain et sans feu, poursuivi, se battant comme un lion, toujours pensant à vous. Un jour, enfin, accablé par le nombre, ayant perdu la moitié des siens, il fut jeté sur la frontière et fait prisonnier par les Autrichiens. Que de longues heures il passait dans sa prison à parler de vous, à arroser de larmes ce petit médaillon que vous lui aviez donné et qui contenait une mèche d'adorables cheveux noirs! Et quelle joie, lorsque vous vintes lui dire de cette voix douce qu'il aimait tant: " Aussitôt que je vous ai su prisonnier, cher et bien-aimé maître, j'ai réalisé le plus d'argent possible et me voici. Votre évasion est préparée, ce soir vous serez libre!"

Il était fou; il riait et pleurait comme un enfant.

Mais vous dites encore, non sans baisser les yeux et rougir beaucoup: " Je vous accorde trois jours, cher seigneur, trois jours seulement... et vous irez ensuite rejoindre nos frères."

Trois jours! c'était l'éternité, c'était une seconde! Trois jours! il n'y croyait pas!

Il s'évada... Le quatrième jour il partit pour la frontière avec quelques amis. Ils n'allèrent pas loin. Surpris par des Cosaques, ils se réfugièrent dans une cabane abandonnée. Comme ils vendirent chèrement leur vie! Pendant deux heures ils luttèrent; ils avaient épuisé leurs dernières munitions, lorsque tout à coup une gerbe de flammes s'échappa de la toiture; la maison était en feu, et les Cosaques paradaient et gambadaient devant la porte avec des hurlements et des cris de démons. Eux se prirent par la main, levèrent les yeux au ciel et crièrent: " Vive la Pologne!" Lui, dans un coin, prononçait votre nom. Ce fut tout.

Et à travers vos sanglots et vos larmes, lorsque cet épouvantable événement vous fut connu, l'on vous entendit distinctement dire: " Je l'aime mieux mort pour la patrie qu'inutile à côté de moi!"

Non-seulement la femme polonaise gouverne le pays d'une façon absolue, mais encore elle s'empare de l'étranger et le façonne suivant son cœur. Rien ne lui résiste; elle étend son empire où il lui plaît.

Il y a quelques années, longtemps avant qu'on pût prévoir l'insurrection qui a éclaté, un Allemand fort riche s'était établi dans le royaume et y avait épousé une jeune fille dont la fortune ne le cédait en rien à la sienne. La politique le préoccupait médiocrement; il consacrait toute son activité à la culture de son immense domaine. Que lui importait la libération du pays? les autorités russes ne le tracassaient point. Il allait et venait en toute liberté. Sa place n'était point marquée en Sibérie à coup sûr. Aussi dès les premiers mouvements il fit la sourde oreille: ce n'était point son affaire.

Mais lorsque les premières bandes se formèrent, sa femme lui demanda s'il ne prendrait point part à l'insurrection. Il se mit à rire; elle insista. Il voulut la persuader, lui montrer que cette nouvelle tentative ne saurait aboutir; il lui fit entrevoir les dangers qu'ils allaient courir, la ruine totale, la misère, la prison, l'exil, le gibet peut-être. Peines perdues! " Vous n'êtes

point mon époux! demain je vous abandonne; j'irai moi-même au camp!" Et elle y fût certainement allée. Il le savait bien; aussi, feignant de céder à ses instances, il partit le lendemain; mais peu désireux de risquer sa vie pour une cause qui n'était pas la sienne, il se rendit directement à Vienne. Là il se reposait de ses fatigues attendant la fin d'une levée de boucliers qu'il maudissait de tout son cœur. Mais bientôt sa femme apprit qu'il n'était point dans les rangs des combattants; elle découvrit sa retraite et s'en alla l'y chercher. Que lui dit-elle? par quelles prières, par quelles touchantes supplications l'entraîna-t-elle? Nous ne savons, mais elle gagna son cœur et son bras.

Cet homme, un peu gros, un peu lourd, tenant à son bien-être, à sa fortune, à sa vie, se fit le champion de la liberté. Il combattit avec répugnance d'abord, car la nature ne l'avait point fait extraordinairement brave, mais il avait sa femme à côté de lui, toujours au premier rang, et il lui faisait un rempart de son corps, s'exposant aux balles par amour pour elle. Peu à peu il s'enhardit; l'enthousiasme le gagna; il comprit tout ce qu'il y avait de grand et de noble dans cette lutte héroïque, il se fit Polonais par l'âme, soldat par conviction, et bientôt il fut un des chefs les plus redoutables de ces valeureuses bandes qui les dernières résistèrent aux Russes.

Lorsqu'il fut bien prouvé que tous les efforts étaient superflus et qu'une plus longue lutte ne ferait qu'augmenter inutilement le nombre des victimes, sa femme lui dit: " C'est bien! nous avons fait notre devoir! prenons maintenant la route de l'exil!" Mais lui ne voulut point. " Quand on défend le droit et la justice, dit-il, il faut triompher ou savoir mourir!"

Elle fut tuée à ses côtés; lui fut pris et pendu.—
Revue de Paris.

A. DE ROLLAND.

LE DIVORCE.

(Suite.)

X

La journée se passa paisiblement; vers le soir, le docteur Twibault revint et s'assura que la situation de Marguerite restait satisfaisante; il ferma le rideau du lit, laissant l'enfant doucement endormie, et il alla s'asseoir dans le salon voisin. Odile le suivit et s'efforça de lui témoigner de nouveau sa reconnaissance. Elle sentait vivement ce qu'elle exprimait, et pourtant, sa voix trembla, sa parole devint embarrassée sous le regard étrange qui s'arrêtait sur elle.

" Madame Odile, répondit le médecin, je vous ai dit ce matin qu'un sentiment particulier m'avait inspiré, et je vous le répète encore; maintenant, me devinez-vous? me comprenez-vous?"

Elle resta silencieuse comme l'oiseau sous le regard aigu qui le fascine. " Odile continua-t-il, je vous aime, je vous ai toujours aimée... Oui, depuis votre enfance, vous avez été pour moi bien plus que la fille de mon ami. Je ne vous l'ai jamais dit: à quoi bon? Vous aimiez un jeune homme de votre âge, et vous auriez ri de l'amour du vieil ami de votre père. Maintenant la loi vous a faite libre; mais cette liberté, c'est l'isolement,

c'est l'abandon, c'est une solitude mille fois pire que le veuvage... et peut-être m'écouteriez-vous aujourd'hui... Je vous ai rendu votre enfant, Odile, je vous aime plus qu'on ne vous a jamais aimée... Me comprenez-vous enfin ? Voulez-vous que je sois votre mari ? Je n'ai pas besoin de vous promettre tendresse et dévouement, mon cœur est tout à vous, mais je vous jure que je serai pour votre enfant le plus vigilant des amis, un père, oui, un père, quoiqu'elle soit l'enfant de l'homme que j'ai le plus détesté ici-bas. Parlez, Odile m'acceptez-vous ?

Elle secoua la tête, un poids affreux oppressait sa poitrine.

— Vous me refuseriez ! continua-t-il ; vous rejetteriez, sans même y réfléchir, un amour sans bornes, une adoration sans égale ! vous, seule, abandonnée ! Vous me haïssez donc bien !

Elle fit un effort. — Dieu me préserve, dit-elle, de haïr l'homme à qui je dois la vie de mon enfant ; mais, puisque vous m'interrogez, puisque vous voulez sonder le fond de mon âme, eh bien ! je ne vous aime pas comme vous voudriez être aimé, et je ne veux pas, d'ailleurs, profiter du bénéfice du divorce. Je ne me remarierai pas...

Il la regarda fixément, avec une expression de colère et de douleur.

— Vous aimez encore cet homme ! dit-il, vous vous sacrifiez à celui qui vous méprise et qui, dans les bras d'une autre, se rit de vous et de vos larmes. Et vous me dédaignez, moi ! moi qui vous donnerais le sang de mes veines... Non, Odile, cela n'est pas possible : une femme ne peut pas repousser du pied l'homme qui n'aime qu'elle sur la terre. Parlez, voulez-vous quitter Gand, la Belgique, l'Europe ? Voulez-vous fuir dans le Nouveau Monde jusqu'au souvenir de votre première union ? Rien ne sera plus facile. Je réaliserai ma fortune, je vous ferai là-bas une vie douce, généreuse : vous oublierez tout excepté moi... vous m'aimerez alors... l'odieuse passée ne sera plus entre vous et moi... Nous recommencerons une vie nouvelle... essayez, essayez, Odile...

— Je ne puis pas accepter votre sacrifice, dit-elle, car je ne saurais le récompenser. Ne prolongez pas cette entreprise, monsieur, afin que je puisse l'oublier moi-même.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, répondit-elle avec fermeté. Pardonnez ! je ne puis pas vous aimer.

Il se frappa le front. — Une si longue attente vaine et tant d'efforts perdus ! s'écria-t-il. Car, sachez-le bien, si je n'avais pas excité Ida à se rendre maîtresse du cœur de Walmeire, votre mariage n'eût pas été troublé ni votre divorce obtenu. Je vous voulais libre, afin que, dégagée des préjugés de la première jeunesse, vous fusiez à moi.

— Hélas ! répondit-elle, vous avez agi comme mon plus cruel ennemi. Plaise au ciel que je ne vous revoie jamais.

— Vous serez exaucée ! dit-il avec fureur. Adieu, Odile, vous ne me reverrez plus.

Il sortit violemment, la laissant en proie à un trouble inexprimable. Tous ses chagrins s'étaient réveillés, et, en jetant un coup d'œil sur le passé, elle avait compris de quel poids l'ardente et téméraire passion de cet homme avait pesé dans sa vie. Il avait agi sur son père, sur madame Frank, sur Guido, sur elle-même pour arriver à son but ; et elle s'était jetée, en aveugle, dans le

précipice creusé sous ses pas. — Un peu de patience eût déjoué ses projets, se dit-elle au milieu des larmes les plus amères ; Guido serait revenu à moi, et je ne serais pas méprisée du monde, sans protection, sans amis ; mon enfant aurait un père, et lui, lui... ne serait pas l'époux d'une autre femme !...

Elle pleura longtemps en silence auprès du lit de Marguerite, et ce ne fut que vers le matin qu'elle alla chercher un peu de repos.

XI

La matinée était avancée, et Odile dormait d'un sommeil accablé, quand sa femme de chambre la réveilla et lui dit d'un ton inquiet : — Levez-vous, madame, levez-vous vite, il me semble que la fièvre revient depuis une heure...

Madame Walmeire se leva et courut au lit de Marguerite. Son instinct ne la trompa point : l'enfant avait perdu tout le bien acquis depuis deux jours : une fièvre ardente brûlait ses mains, son regard n'avait plus sa placidité et sa parole précipitée accusait le trouble de son cerveau. — Maman ! où est maman ? répétait-elle rapidement, pendant que sa mère la pressait sur sa poitrine.

— J'ai envoyé chercher le docteur, je suis bien surpris qu'il ne soit pas venu ce matin, dit M. Paulus à sa fille.

— Monsieur, dit à voix basse un domestique qui venait d'entrer, M. Thibault est parti hier pour Paris.

— Il est parti ! c'est impossible, vous vous êtes trompé, Jean.

— Non, sûrement, monsieur, il est parti et bien parti.

— Il se venge ! se dit Odile, ô mon Dieu ! secourez-nous !

Elle tourna vers son père son visage consterné : — C'est-à-dire que je n'y conçois rien, dit celui-ci. Thibault s'en aller quand on a besoin de lui !

— Mon père, envoyez chercher un autre médecin, Marguerite se meurt... O mon Dieu ! ne me frappez pas dans mon enfant ! ayez pitié de nous, Seigneur !

Deux autres médecins accoururent : la situation de l'enfant empirait d'heure en heure ; une série de complications rendait soudain mortelle la maladie qui, la veille, semblait presque finie, et vers le soir, le plus âgé des deux docteurs dit gravement à Odile : — Il faudrait, madame, avertir le père de l'enfant que s'il veut la voir encore une fois...

Odile entendait ce terrible arrêt avec la stupeur du désespoir ; mais, pressée par le médecin, elle rédigea un court télégramme qui fut envoyé sur-le-champ à Bruxelles. A demie-mourante, elle attendait deux choses, l'arrivée de son mari et le dernier soupir de sa fille. Chaque bruit la faisait tressaillir : enfin, on lui apporta un pli cacheté : elle l'ouvrit et lut ces mots signés par le fondé de pouvoirs de Guido :

— M. et madame Walmeire, absents pour voyage de "noces, sont en Autriche. N'ont pas laissé leur adresse."

C'était une blessure vive dans des blessures mortelles. Odile baissa la tête. Sans désir et sans espoir désormais, les yeux fixés sur Marguerite qui s'endormait du dernier sommeil, appuyée sur son sein, elle la vit expirer au moment où le jour se levait et colorait de rose le faite des monuments de la ville.

“ Elle est auprès de Dieu ! lui dit Gabrielle qui était accourue, et qui avait partagé cette triste veillée. Tu as deux anges gardiens maintenant. ”

Ces chagrins affreux ne tuent pas, ces coups de massue ne foudroient pas ; Odile survécut à l'horreur de la première certitude, au spectacle des funèbres cérémonies, au vide qui s'était fait dans la maison et dans son âme ; elle eut des jours de désespoir, des nuits de sanglots, quelquefois elle perdit le sentiment de ses maux et oublia ce qui s'était passé, jusqu'à ce qu'un réveil terrible lui apprît qu'il était vrai, et que la mort avait emporté sa petite Marguerite. Elle vécut, et, tout en gardant au fond de son cœur une plaie incurable, au bout d'une année elle avait presque retrouvé auprès de son père son attitude accoutumée.

Le docteur Thibault n'était pas revenu à Gand ; il faisait, disait-on, un voyage scientifique en Orient. Odile ne pouvait penser à lui sans un mouvement de haine : il avait laissé mourir son enfant. Pour Guido, elle avait des larmes, mais pour le docteur elle ne trouvait qu'un cri de malédiction, et elle souffrait de l'entendre nommer si souvent par son père et de n'oser révéler ce qui s'était passé entre eux.

La douleur, les peines secrètes et dévorantes n'avaient pu user sa vie, si jeune encore et si robuste ; mais sa santé se trouvait altérée, et son père résolut de la mener à Spa, où les eaux et les plaisirs bruyants parviendraient peut-être à lui faire quelque bien. Elle céda : rien ne l'intéressait assez désormais pour qu'elle eût envie de lutter ou de résister. Il est triste, le moment où on se dit avec le poète :

“ Que me fait le soleil ? Je n'attends rien des jours ! ”

et où l'on ne se dit pas encore avec le psalmiste : *Mon espoir est en Dieu, et je ne serai pas confondu.*

XII

Quoi de plus charmant que la vallée où Spa est assise, ces coteaux boisés, ces eaux écumeuses, ces groupes de rochers qui s'ouvrent pour encadrer des sites tous délicieux, et cette ville blanche et parée, qui offre aux voyageurs ses maisons riantes, ses promenades ombragées, ses hôtels splendides où le luxe de Paris éclot au milieu des arbres et des fleurs ? Mais, pour jouir de Spa, pour jouir des lieux créés en vue du plaisir, il faut y apporter soi-même un peu de bonheur ; l'âme dépouillée et souffrante est trop en contradiction, non avec la nature, toujours consolante, mais avec les hommes amoureux de fêtes, avides de jouissances et de bruit. Odile éprouva pleinement ce sentiment si douloureux de l'isolement au milieu de la foule, de la tristesse parmi des gens disposés à la joie, du deuil intime et secret traîné parmi les bals et les joyeuses cavalcades. Rien ne répondait à sa pensée dans ce beau séjour, où les malades eux-mêmes ne songent qu'à se distraire ; où tout est gracieux, riant, léger ; où la plus belle nature est condamnée à servir de cadre à toutes les folies de la mode, à tous les divertissements des rois de la fortune et du plaisir. Pourtant, eux aussi n'échappent pas à la condition humaine, à cette dure loi qui pèse sur les fils d'Adam, et parmi ces femmes brillantes qui laissaient traîner sur le sable leurs robes de soie, qui monaient à cheval avec tant de grâce et d'ardeur, qui dansaient le soir, couronnées de fleurs, qu'on voyait partout et toujours ; combien de cœurs agi-

tés, de cerveaux travaillés par les soucis, d'âmes mornes et contristées ! Odile faisait comme elles : elle suivait son père aux promenades et aux concerts, elle s'en allait, parée et mélancolique, digne de pitié, et probablement excitant l'envie. Son père le voulait ainsi. “ On ne peut pas toujours pleurer, que diantre ! disait-il. Il faut se distraire un peu, et, pour mon compte, j'ai diablement besoin des distractions, depuis que la pauvre petite Marguerite est morte et que M. Thibault est parti... Mais, en attendant, il faut nous amuser.. ”

On s'amusait donc, et Odile promenait ses chagrins de la *Promenade à sept Heures* à la *Cascade de Coq*, de l'*Allée du Marteau* aux bruyères solitaires ; mais il est à Spa un lieu qui, bien mieux que les fontaines riantes ou les campagnes sauvages, attire les voyageurs. Le jeu public ouvre dans une espèce de palais, caverne de Veaud'Or, ses vastes salles où résonne la voix du croupier, le retentissement du rateau d'ivoire et le son brillant de l'or que l'on jette sur la rouge ou la noire. Là, viennent les gentilshommes du grand monde et du demi-monde, pour achever leur ruine commencée à Paris ou à Londres ; les Belges présomptueux y risquent la valeur de quelques beaux domaines, les Hollandais y accourent, malgré leur prudence proverbiale ; on y voit des fermiers du nord de la France venir risquer sur une carte le produit de leurs moissons ; les pauvres, les riches entourent ces tables fatales ; de midi à minuit, elles sont sans cesse environnées d'un cercle de figures avides, fatiguées, souvent désespérées, quelquefois ricanant d'une triste joie. Ces joueurs servent de spectacle, les jours de pluie, à ceux qui ne jouent pas, et M. Paulus, qui aimait assez les émotions par reflet, était un des visiteurs assidus de la salle des jeux.

Un soir, Odile vint l'y rejoindre, et, pendant que son père lisait les journaux au salon de lecture, elle s'assit dans l'embrasement d'une fenêtre, et suivit des yeux cette foule agitée et silencieuse qui se mouvait sous les feux du lustre. La banque était en veine ce soir-là, et l'implacable rateau attirait sans cesse à lui l'or, l'argent et les billets de banque : fortune, espoir, pain du jour, honneur peut-être que les joueurs voyaient fuir devant eux. Plusieurs femmes étaient assises à la roulette ; l'une d'elles, qui venait de perdre une forte somme en numéraire, paraissait inquiète et impatientée : elle tournait fréquemment la tête vers la porte, et enfin, se levant, elle courut à la rencontre d'un homme qui venait d'entrer et lui adressa la parole avec vivacité.

Odile les avait reconnus tous deux. C'était Ida, aussi belle qu'autrefois, et Guido vicilli et changé. Ses tempes étaient dégarnies, son teint avait pris une teinte maladive, et sa haute taille se courbait comme si une pénible pensée eût pesé sur lui. Pourtant, il attachait sur sa nouvelle femme un regard assez affectueux ; mais, à mesure qu'elle parlait, son visage s'obscurcit : elle insistait, elle semblait plaider avec chaleur, il résista, mais plus faiblement, et il finit par tirer son porte-feuille et lui remettre deux billets de banque. Elle retourna au jeu, il alla se placer derrière elle.

Le croupier cria ; *Faites le jeu, Messieurs.*

Ida plaça sur la roue un de ses billets.

— *Rien ne va plus !* dit la voix ; la noire sortit, et le billet alla rejoindre le tas d'argent que le directeur avait devant lui. Le second billet eut le même sort : il n'avait fallu que six minutes ; un troisième, arraché par une prière à Guido, les pièces d'or qu'il avait dans sa poche

s'en allèrent dans le râteau : la veine était obstinée... Odile avait suivi cette scène avec un battement de cœur ; on aurait dit que sa fortune et sa vie étaient risquées sur le tapis vert.

Le ressentiment qu'elle avait toujours conservé contre Guido venait de tomber tout à coup, et une immense compassion le remplaçait ; Guido paraissait si malheureux, on devinait tant de choses dans le regard impérieux d'Ida, dans l'élégance outrée de sa toilette, dans ce goût du jeu, obstiné et malheureux, qu'il eût fallu que le cœur d'Odile fût forgé d'un triple airain pour ne pas se laisser pénétrer de remords et de pitié.

Elle regardait toujours, s'abrouvant de cette vue si douloureuse pour elle. Ils étaient unis, mariés ; cette femme, au nom de la loi, avait sur lui des droits incontestables ; elle portait son nom, levait la tête, disposait du bien et du cœur de l'époux, tandis que l'épouse véritable, celle qui, devant Dieu, avait reçu la foi de Guido, délaissée, tremblante, troublée, cherchait à éviter les regards orgueilleux de sa rivale. Ceci était la triste vérité ; mais l'épouse légitime n'avait-elle pas cédé ses droits, abandonné son poste, et manqué à la fois de force et d'amour ? Odile accusait et Guido et elle-même ; elle accusait surtout la loi qui à côté du mariage a mis le divorce, la tentation à côté de ce qui est parfois l'épreuve. " J'ai voulu ma liberté, dit-elle, je lui ai rendu la sienne, et tous deux nous sommes misérables ! Plût à Dieu qu'aucun lien n'eût été brisé ! plût à Dieu que je fusse encore dans la maison de mon mari, dussé-je y souffrir mille morts ! "

Elle ne pouvait retenir ses larmes à ces pensées ; mais Guido, qui avait enfin décidé Ida à quitter le jeu, s'avancait de son côté. Odile s'enfonça dans l'ombre, ses vêtements de couleur foncée ne la dénonçaient pas, et monsieur et madame Walmeire passèrent devant elle. Il parlait d'une voix basse et animée, et Odile surprit ces mots dits par une voix dont elle connaissait toutes les réflexions : " Il faut plus de prudence, le crédit, la réputation d'un banquier... "

Elle ne put en entendre davantage. M. Paulus venait vers elle du fond de la salle ; il s'effraya en la voyant défaite et tremblante. " Je viens de voir Guido, mon père, dit-elle : il est ici avec sa femme.

— Eh bien ! tu y es avec ton père !

— Oui, sans doute, mais sa vue m'a fait mal... Partons, mon père, quittons Spa... allons ailleurs...

— Tu le désires ? je le veux bien, car je te trouve toute pâle, et tu sais que les tristesse et les airs *catapultiques* ne me vont pas... Nous irons ailleurs, et nous tâcherons de nous amuser un peu ; car, enfin, je te le demande, à quoi bon vivre si on ne se divertit pas... "

XIII

" Ma très-chère Odile,

" Tu dois bien t'étonner de mon silence prolongé ; toi qui m'as écrit fidèlement de Spa, d'Aix-la-Chapelle, d'Hambourg, de Bade et enfin de Nice, où tu es fixée pour l'hiver. Qu'as-tu pensé ? La vérité, sans doute ; tu t'es dit que ta pauvre amie Gabrielle était accablée sous le faix des occupations, et qu'en pensant beaucoup à toi, elle ne trouvait pas le temps de te le dire.

" J'ai éprouvé bien des peines et des inquiétudes depuis ma dernière lettre. Que Dieu soit béni ! il envoie l'épreuve, et dispense aussi la force et la consolation.

Mes pauvres enfants sont tombés malades à tour de rôle, et j'ai failli perdre Jenny, l'amie de ta Marguerite. Est-ce que ce petit ange l'appelait du ciel ? Mon fils aîné, Hubert, m'a fait passer de mauvais jours et de plus tristes nuits, et la dernière née, Antoinette, est encore bien délicate. Nous avons eu aussi un petit revers de fortune, Dieu soit encore béni ! Mon mari n'a pas obtenu l'avancement sur lequel il avait droit de compter, et au moment où nous savourions cette déception, la tante de mon mari, la *tante Christine*, dont tu as entendu parler bien souvent, est venue à mourir, et son testament nous déshérite complètement au profit d'un cousin qui lui faisait, il est vrai, une cour assidue. Question d'argent, mais qui n'est pas tout à fait insignifiante quand on possède cinq enfants ; question de cœur aussi, car enfin nous n'avions rien fait qui pût nous mériter une si dure exclusion. N'importe ! la volonté de Dieu est très-bonne en ceci comme en toutes choses ; qui sait si nous aurions fait un saint emploi de cette place et de cette fortune ? Notre cœur est si faible aux tentations ! Une autre peine a suivi celle-là : mon bon Eugène est tombé malade à son tour ; les agitations et les contrariétés de ces derniers temps lui avaient fait beaucoup de mal, et j'ai craint pour sa vie. Oh ! chère Odile, quelle douleur, quelle crainte ! Le compagnon de ma vie, mon ami, mon confident, celui à qui je suis unie par un lien unique qui ne ressemble à aucun autre, le père de mes enfants, je l'ai vu malade à l'extrémité, je lui ai vu apporter le saint viatique et recevoir les dernières onctions ; j'ai vu la séparation imminente et le tombeau ouvert entre nous, entre nos cœurs, liés l'un à l'autre par tant de souvenirs. Eh bien ! au milieu de ces angoisses, j'ai goûté encore à quel point Dieu est bon : je sentais que rien ne périssait en nous que le corps, que notre âme et ses affections étaient immortelles ; jamais, non jamais je n'ai eu l'intime conviction de l'immortalité comme en présence de ce lit où mourait ce que j'ai le plus profondément aimé sur la terre. Ce qui m'aimait en lui ne mourait pas, et, sur d'autres rivages, je retrouverai cet amour et tous les autres amours saints et légitimes. Lui-même était pénétré de cette pensée. " Ce n'est que pour peu de temps, chère Gabrielle, me disait-il après avoir reçu la sainte communion. Un voile va s'étendre entre nous, mais je te verrai ainsi que mes enfants, et un jour le voile se déchirera ? " Et il était si tranquille !

" Mais Dieu a permis que l'extrême douleur fut suivie d'une extrême consolation. Paisible, résigné à tout, Eugène est revenu à la vie ; maintenant il est tout à fait hors de danger, et nous avons assisté, il y a trois jours, à une messe d'action de grâce. Nous étions entourés de nos chers enfants. N'est-ce pas que Dieu est bon, et qu'il faut l'aimer autant qu'on le peut ? Ah ! chère Odile, quand donc le connaîtras-tu, ce divin Maître ! Tu souffres, vas donc à ce lui qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés !* Tu pleures, il a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent !* Tu cherches un appui pour ton cœur isolé, n'a-t-il pas dit : *Celui qui vient à moi n'aura plus soif... ?* Chère Odile, Dieu t'attend depuis longtemps !

" Puisque tu me parles de M. Walmeire, je t'apprendrai ce que le bruit public raconte. Il est, dit-on, menacé de son crédit et de sa fortune, les dépenses folles de sa femme, le luxe extraordinaire dont elle s'est environnée (et tu sais s'il faut du luxe à Bruxelles, pour

sortir de la foule!) ont gravement compromis la renommée de la maison de banque Walmeire, et, pour remplacer la confiance publique qui s'éloignait, M. Guido s'est lancé dans des spéculations fort hasardeuses. On le plaint bien plus qu'on ne le blâme; on le plaint d'autant plus qu'il est père, et qu'il prévoit sans doute la ruine de son enfant.

"Adieu, chère Odile, écris-moi et crois toujours à ma fidèle amitié, Gabrielle SERCLAES."

Odile reçut cette lettre à Nice, et elle y répondit en ces mots:

"Moi aussi, j'ai tardé à t'écrire, ma bien aimée Gabrielle, et pourtant que j'avais de choses à te confier! Le trop plein m'écrasait, je ne savais par où commencer... m'y voici enfin; oui, me voici, amie sincère de nom âme, me voici à toi et avec toi pour toujours.

"Ta lettre, combien je l'aie lue et relue! Il semblait que de ces lignes, écrites par toi au courant de la plume, sortaient des rayons de lumière qui me faisaient voir clair dans des choses restées obscures pour moi jusqu'ici. Ta foi, qui t'adoucit les chagrins de la vie; la sainteté du mariage chrétien, mes fautes, mes torts, mes irréparables erreurs, je voyais tout, je comprenais tout, et, malgré moi, des larmes inondaient ce papier où tu me racontes tes peines si vives et tes immortelles consolations. Je pleurais de m'être trompée, et, quand j'arrivai à ce passage où tu parles de Guido, quand je le vis si malheureux par moi, car je ne me fais pas illusion, mon âme se brisa et j'aurais voulu demander pardon à Dieu et aux hommes! Ah! si je t'avais écoutée, quand tu me conseillais la patience et la confiance, nous serions unis encore, et je ne porterais pas sur la conscience le poids écrasant de ma propre infortune et du malheur de Guido. Guido, le père de Marguerite, mon ami, mon mari! Devant la loi divine il l'est toujours; mais, hélas! ma faiblesse, d'accord avec les institutions humaines, nous a séparés!

"A dater de l'époque de mon séjour à Spa, j'en avoue, Gabrielle, mon âme était mécontente d'elle-même, et le chagrin qui jamais ne m'a quittée pendant quatre années, depuis ma séparation d'avec Guido et depuis la mort de ma pauvre petite fille, ce chagrin avait redoublé. Je me sentais seule, et nos voyages à travers des pays inconnus et parmi tant de milliers de créatures étrangères augmentaient cette impression. Mon père est très-bon pour moi; mais, tu le sais, Gabrielle, il ne voit que la vie matérielle: je suis libre, riche, en bonne santé, je voyage dans de beaux pays, je loge dans les meilleurs hôtels, que me manque-t-il donc? Ah! il me manquait tant de choses! je sentais mon cœur gonflé de tristesse et vide d'amour et de bonheur; le passé ne me représentait que fautes et déceptions, le présent solitude et veuvage, l'avenir?... quel avenir ai-je encore sur la terre? Les contrées étrangères que je parcourais me faisaient sentir plus vivement mes peines; je n'y étais jamais venue; je n'y viendrais jamais avec ceux qui me furent chers; j'essayai de lire, les ouvrages modernes que mon père achetait me déplaisaient tous; dans les livres sérieux, je ne trouvais qu'une négation de toute espérance, faite pour désespérer un cœur mal satisfait de son sort; dans les romans, on peint des amants et des époux aimants et heureux; qu'avais-je fait de la félicité et de la tendresse? Ce fut dans ces dispositions que ta lettre m'arriva: elle fut pour moi une révélation: je vis mes fautes, et pour la première fois, Gabrielle, je

m'humiliai, je me frappai la poitrine, et je me dis: "J'ai péché!"

"Est-il vrai que cette parole désarme Dieu? Le lendemain du jour où j'avais reçu ta lettre (j'étais à Lyon en ce moment), je sortis pour trouver un peu de solitude, et, fatiguée, j'entrai dans une vieille église. Quelques personnes priaient devant un autel de la sainte Vierge; je les évitai, et j'allai m'agenouiller devant le maître-autel. Je ne priai pas, mais tes paroles de la veille me revinrent en mémoire: *Celui qui vient à moi n'aura jamais soif... Venez, vous tous qui pleurez, et vous serez soulagés...* il me semblait qu'une voix étrangère me les disait à l'oreille, et qu'elles tombaient sur mon âme blessée comme une salutaire rosée. Je me dis à moi-même: "Si ce que Gabrielle croit est vrai, Celui qui a dit ces paroles consolantes est là, dans le tabernacle... cette lampe annonce sa présence..." et soudain je fus prise d'une grande crainte. "Seigneur, prenez pitié de moi! éclairez-moi..."

C'était la première fois que je priais depuis longtemps, Gabrielle, et je ne sais comment cela se fit, toutes les ombres se dissipèrent... La foi (c'est un don de Dieu, n'est-ce pas?) la foi me vint, forte et inébranlable, et j'éprouvai quelque chose de si doux, de si bon, que je me mis à pleurer tout haut. J'attirai l'attention sans le vouloir, et un vieux prêtre en surpris vint vers moi d'un air inquiet: "Etes-vous souffrante? me dit-il, ou voulez-vous vous confesser?"

"Me confesser? eh bien! oui, c'était là ce qu'il me fallait, et, poussée par un instinct invincible, je fis un signe affirmatif. Il alla vers son confessionnal; j'allai derrière lui, et je dis tout, Gabrielle. L'aveu coula de mes lèvres, je racontai ma vie... Hélas! c'était révéler mes fautes, et la première de toutes: Dieu abandonné, Dieu méconnu. Je fus entendue avec bonté... Je ne puis en dire davantage, sinon que le Seigneur que tu as prié pour moi, fidèle amie, m'inspire la volonté de le servir toute ma vie, et de mourir plutôt que d'abandonner ma foi. Maintenant je suis triste encore, je le serai toujours, mais je suis en paix... je ne me révolte plus contre mes peines, elles sont un si juste châtement de mes torts, que je me résigne à tout ce que Dieu voudra de moi.

"Toi qui connais le prix de ses grâces, unis ton cœur au mien pour le remercier... je voudrais disposer de toutes les âmes qui souffrent ici-bas et leur crier: Allez à celui qui console, et surtout, aimez, aimez-le... Je dois te quitter, prie pour mon père et ce pauvre Guido, et n'oublie jamais ta reconnaissante amie,

"ODILE."

(A continuer.)

SERMON

Prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, jour de la fête de St. Jean-Baptiste,

PAR M. L'ABBÉ T. A. CHANDONNET.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam.
Je te donnerai les nations en héritage.
Ps. 2, v. 18.

Mes Frères,

L'Apôtre nous rappelle que nous avons deux patries: l'une passagère, l'autre éternelle; l'une qui marche, l'autre qui demeure; l'une qui travaille, l'autre qui

jouit; l'une qui combat, l'autre qui triomphe; l'une ici-bas et l'autre en haut.

Ces deux patries nous appartiennent réellement; nous leur devons, bien qu'à divers titres, un amour véritable. Et quand saint Paul les distingue, ce n'est pas qu'il veuille les mettre en opposition; mais c'est pour nous avertir que la patrie ne se restreint pas à la terre, que la meilleure après tout n'est pas ici, et que l'on ne doit pas s'attacher à la patrie qui passe, quelle que sainte qu'elle soit, au point d'oublier celle qui ne passe pas; ni fixer son cœur aux choses mobiles du temps, en face des biens immuables de l'éternité. Saint Paul n'a donc pas anéanti l'idée et l'amour de la patrie terrestre: il les a étendus, relevés et ennoblis. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

Sur la terre même, M. F., rien n'est plus expansif que la patrie. Elle ne refuse pas de se dilater jusqu'aux limites du monde; et alors tous les hommes sont nos concitoyens; mais aussi elle se restreint volontiers au coin de terre où l'homme existe, respire, vit librement, et groupe autour de lui tout ce qu'il connaît et ce qu'il aime. Alors la patrie devient un faisceau d'éléments plus énergiques, un foyer plus ardent.

Qu'est-ce donc que la patrie? La patrie, c'est le ciel qui nous a vus naître, l'air que nous respirons, la terre de nos aïeux, le berceau de notre enfance; c'est le foyer ardent de la famille, le père généreux, le sourire de notre mère, la sœur tendre, le frère bien-aimé; c'est le sang pur qui coule dans nos veines, la gloire de notre race, le tombeau sacré de nos ancêtres, la lutte héroïque, la guerre sacrée, le sang généreux de nos soldats, l'éclat de nos victoires, la paix honorable, la noblesse de nos drapeaux, le lambeau arraché au feu de la bataille; c'est la foi de nos pères, la prière de notre première ferveur, la vertu de nos frères, la sublimité de nos martyrs: voilà la patrie! Elle condense dans un cercle palpitant tous les éléments qui composent à ses divers points de vue la vie de l'homme; et le patriotisme, franchissant avec elle les limites étroites, embrasse toutes les énergies particulières qui respirent dans sa large poitrine, réunit la naïveté de l'instinct, le fanatisme du droit, le sacrement du devoir et l'ardeur brûlante de la passion.

Il y a deux hommes qui ont méconnu la patrie et déshonoré leur patriotisme au contact d'un double vice: c'est l'homme du paganisme et l'homme de la philanthropie. Le païen, sans doute, aimait sa patrie; mais chez lui, outre que l'élément civil absorbait tous les autres, l'amour de la patrie comportait la haine de l'étranger et le mépris du barbare; c'était un patriotisme haineux, un patriotisme exclusif. L'homme de nos jours, usurpant le beau nom de philanthrope, refuse à sa patrie le spécial amour qu'elle réclame, sous le faux prétexte de le répandre également sur la tête de l'étranger. Le païen étouffait l'amour légitime de l'étranger par l'amour exagéré de la patrie; le philanthrope étouffe l'amour légitime de la patrie par l'amour exagéré de l'étranger. Double injustice. Le païen et le philanthrope n'ont jamais senti le vrai patriotisme.

La charité chrétienne connaît mieux la générosité du cœur humain. Elle sait qu'il peut aimer sans haïr. Aussi, entre les deux excès, où se corrompt l'amour de la patrie, elle a fixé un point plus naturel, plus juste et plus noble: c'est l'amour de tout le monde et la prédilection du plus proche. C'est ainsi qu'elle purifie l'ardeur du patriotisme sans le refroidir.

Ce patriotisme chrétien est le nôtre. C'est lui qui nous a appelés; c'est à lui que nous avons répondu.

Mais quelque divers que paraissent au premier abord les multiples éléments de la patrie, ils se réunissent tous dans la perfection de l'être qui est la vie. Or, cette fleur de l'existence, personne ne l'a jamais peinte sous des couleurs plus vives et plus gracieuses que cet orateur sublime dont la voix ne s'éteindra jamais. "Soudain, dans ma jeunesse, dit Lacordaire, j'ai gravi les hautes montagnes. Elles ont, sous leurs formes sévères, un charme qui nous plaît. Il semble qu'en nous élevant avec elles, nous prenons un essor de l'âme plus haut, un regard plus profond; et ce n'est pas en vain que le poète a dit: Jéhovah de la terre a consacré les cimes. Mais à mesure que nous montions, légers et joyeux, quelque chose de la nature s'évanouissait devant nous. Le bruit et le vol des oiseaux devenaient rares, l'air s'agitait à travers un feuillage moins épais; peu à peu même les arbres s'enfuyaient au-dessous de nous dans une perspective lointaine, et un gazon sans fleurs nous restait comme un dernier vestige de grâce et de fécondité. Bientôt ce n'était plus qu'une solitude âpre, morne, silencieuse, sans souffle, et, pour ainsi dire, sans respiration; la nôtre s'arrêtait aussi; et regardant, écoutant, nous nous disions, sous le poids de la fatigue et de la stupeur: La nature est morte!"

"Que lui manquait-il donc? Qui nous donnait cette impression funèbre à son égard? Il lui manquait deux choses: le mouvement et la fécondité. La vie est un mouvement fécond, la mort, une immobilité stérile. Mais il y a bien des degrés dans le mouvement, et ainsi bien des degrés dans la vie... Epanouissant leurs racines et leurs branches, se couvrant de feuilles, de fleurs et de fruits sur un tronc organisé, les plantes nous préparent, dans leurs ascensions et leurs rayonnements, une ombre vivante, et une nourriture aussi douce que leur ombre? L'arbre vit....."

"L'animal se meut sur la terre, sinon comme un roi, du moins comme un hôte. Il vit... Ecartez tout horizon qui se mesure, toute image, fut-ce celle de la terre et du ciel, qui tombe sous une limite, oubliez le nombre, le poids, la figure: l'homme pense!..... Il aime comme il pense, sans mesure dans ses affections comme il est sans mesure dans ses concepts, et son cœur se dilatant à l'égal de son intelligence, il se sent libre encore sous le poids de l'infini... J'ai défini la vie. La vie est un mouvement, parce qu'elle est une activité et que toute activité s'exprime par un mouvement plus ou moins parfait, jusqu'à ce qu'elle arrive en Dieu à l'immutabilité." C'est-à-dire à l'action parfaite, à l'excellence de la vie.

Eh bien! la patrie vit, elle aussi. A titre de personne morale, elle vit à la manière de l'individu; mais sa vie est plus ample, sa poitrine plus large, son souffle plus puissant, sa démarche plus haute, son bras plus nerveux. Sa vaste énergie se répand plus loin et anime plus de choses. Pourquoi ce temple est-il ardent, sinon parce que nos cœurs lui ont inspiré un souffle religieux? Pourquoi nos plaines fleurissent-elles, sinon parce que nos sueurs leur ont donné la fécondité qui est la vie? Pourquoi ces drapeaux sont-ils immortels, sinon parce que nos pères les ont consacrés de leur sang? Pourquoi ces devises généreuses brillent-elles encore, malgré la

poissière et les ravages du temps, sinon parce que l'honneur de la patrie n'a jamais permis qu'elles fussent effacées. Pourquoi ont-elles volé plus radieuses jusque sur les plis gracieux qui ombragent la tête de notre jeunesse, sinon parce que déjà cette jeunesse tient à s'engager sous nos yeux pour l'avenir? Et que dit donc la patrie, avec ces multitudes frémissantes qui se groupent aujourd'hui, et chaque année, sur tous les points du même sol, dans l'unité d'une même pensée et d'un même cœur? Elle dit, et sa voix est éloquente, elle dit: Je vis!

Oh! mes chers compatriotes, n'est-il pas nécessaire que cette pensée qui contient tout soit aujourd'hui l'âme de nos discours? Héritiers légitimes d'une vie généreuse, maîtres de cette vie par droit et par devoir, il est bien naturel que nous en parlions ensemble, avec la gravité, l'intérêt et l'affection que cette chose réclame; avec la fermeté, la franchise, la sainte liberté qui caractérise l'intimité des relations sociales. En face de la vie comme en face de la mort, il y a une liberté qui atteint la sainteté du devoir. Nous sommes donc libres tous ensemble.

Moi-même, M. F., appelé à l'honneur redoutable de vous adresser la parole au nom de la patrie, je me vois plus à l'aise, dans la pensée qu'à titre de compatriote, j'ai un droit égal à partager vos honneurs et vos tristesses. Et si, dans la suite de ce discours, je vais puiser ma part de joie aux sources pures de l'histoire, je ne reculerai pas devant le calice qui contient des pensées amères; et surtout je n'en détournerai pas mes lèvres pour le passer à d'autres. Je le sais, nous ne sommes ici ni pour nous louer, ni pour nous blâmer; nous y sommes au nom du passé et de l'avenir, en vue du bien public. Mais n'oublions pas que précisément à ce titre, nous pouvons parler, avec une liberté égale, louange et blâme. Car, si l'honneur encourage heureusement le bien, c'est aussi le reproche quelquefois qui indique et prévient le mal.

Vous me soutiendrez donc, M. F., dans cette tâche qu'il vous a plu vous-même de m'imposer.

Comme toute personne qui se meut sur la terre, la patrie jouit d'une triple vitalité. Elle vit d'intelligence et de liberté: c'est sa vie morale; elle vit des mœurs, de cette énergie spontanée, propre à tout corps qui s'anime: c'est sa vie sensible; elle vit de cette action naturelle et forte qui maîtrise tout ce qui lui est inférieur: c'est sa vie physique.

Ces trois vives énergies de la patrie, dont s'anime le même être, s'influencent naturellement et se prêtent, dans une heureuse sympathie, un mutuel secours; avec cette essentielle différence, toutefois, que la vie morale est la supérieure des deux autres: c'est le chef de la vie; elle porte couronne, elle tient le sceptre et commande royalement, non pas pour les humilier ou les détruire, mais pour les perfectionner et les ennoblir. Voilà pourquoi nous retrouverons partout et réclamerons toujours, à quelque point de notre sujet que nous soyons, le travail intelligent, énergique, généreux et patriotique de notre liberté.

I.

La patrie vit d'abord de la vie morale, c'est-à-dire de cette activité intelligente et libre qui distingue le roi de la terre et les hôtes glorieux du ciel.

L'intelligence est destinée à voir, à distinguer la vérité. C'est l'œil de la patrie. C'est à elle qu'il appartient de saisir le bien et de reconnaître les divers moyens de l'exploiter. D'un doigt sûr, elle suit la limite du droit et du devoir. Elle embrasse le champ de la vertu, elle entrevoit l'espérance et constate le danger.

Cependant, le sommet de la vie morale, c'est la liberté. La liberté, en effet, contient dans son sein généreux la plénitude de la raison et la plénitude de la volonté. On peut connaître, on peut vouloir sans être libre; mais jamais on n'est libre sans l'intelligence qui voit et la volonté qui agit.

Or, la patrie, et je le dis ici aux pieds de Dieu qui me voit, en présence des hommes qui m'écourent, sans crainte de n'être ni désavoué ni incompris: la patrie est libre; la patrie vit de liberté.

L'intelligence et la liberté se réunissent même dans un acte indivisible; et de leur sanctuaire lumineux et inviolable, elles rayonnent dans tous les sens et animent tout ce qu'elles pénètrent. Autour d'elles se groupent, comme des satellites avancés de la vie morale, la science qui brille, le zèle qui s'embrâse, le courage vainqueur des obstacles, le désintéressement qui s'oublie, le dévouement qui se donne, et la sublimité du sacrifice.

Voilà la vie morale de la patrie. Mais qui aura la direction de cette noble énergie? Qui dira à notre fière intelligence, à notre liberté plus fière encore, à toutes les généreuses affections qu'elles activent, qui leur dira, avec cette autorité suprême qui ne craint pas le démenti, qui leur fera entendre souverainement le oui ou le non? Je vais répondre. Mais laissez-moi vous dire auparavant qui ne le fera pas.

D'abord, ce n'est pas nous-mêmes. Mobiles et contingents que nous sommes, créés dans la pauvreté d'une existence inférieure, essentiellement dénués de la souveraineté d'être, nous ne saurions devenir souverains dans l'action.

Ce qui dirigera notre vie morale, ce ne sera donc ni notre fantaisie qui change comme le vent, ni la peur vaine comme une ombre, ni l'intérêt qui tirelle en tout sens. Bien loin que toutes ces choses puissent prétendre à la souveraineté d'une loi morale, elles constituent la partie la plus agitée de notre être. Bien loin de pouvoir dominer la vie morale d'un peuple, elles se traînent humblement, sans jamais atteindre la noblesse de son niveau, dans la région la plus infime de notre existence.

Par la même raison, l'homme étranger doit renoncer à l'honneur de diriger souverainement la vie morale d'une nation, qu'il s'appelle individu, société, voisin ou métropole. L'absolue souveraineté ne loge pas dans un être mobile, flexible, passager comme l'homme; il y aurait essentielle contradiction.

Je sais que l'homme peut amonceler des forces, devenir ce qu'on appelle une puissance; mais l'homme fort reste un homme, et, en face de la vie morale d'un peuple, au point de vue de la loi souveraine, ce n'est plus une puissance, c'est un roseau.

Qui donc dirigera souverainement la vie morale de la patrie? Qui la touchera d'un sceptre victorieux et lui donnera le mot d'ordre? Ecoutez, hommes et peuples. Au-dessus de tout être créé, dans les profondeurs éternelles d'une existence absolue, il est un être qui jouit de l'activité par excellence. Maître de l'existence, il vit comme il est, d'une manière souveraine. Soit qu'il néglige de créer d'autres êtres, soit qu'il groupe des

peuples, soit qu'il les disperse, il fait tout, ordonne et dirige tout dans l'essentielle conformité de son être. En agir autrement serait se contredire, et la souveraine perfection ne se contredit pas.

Dieu ! Voilà donc la loi souveraine et universelle des êtres. Aucun n'en est exempt, qu'il soit mort comme le grain de sable, qu'il soit aveugle comme l'animal, qu'il soit intelligent et libre comme l'homme, puissant comme un peuple, vaste comme le monde.

Donc tout dépend de Dieu. Donc la liberté ne détruit pas la dépendance. Un peuple est libre, oui certainement ; mais pour cela il n'est pas plus indépendant de Dieu que le soleil qui roule sur sa tête ou le brin d'herbe qui croît dans l'immensité de ses plaines.

De là le devoir qui s'attache à Dieu. De là le droit qui respecte le devoir. Là nous apparaît l'abîme infranchissable qui sépare le libre du permis. Là aussi se révèle la noble mission qui n'appartient qu'à l'être libre : d'ajouter à son âme, d'une main qui ne connaît pas la servitude, de nouveaux traits de ressemblance avec son auteur.

Mais quel usage Dieu fait-il donc de cette autorité souveraine qui impose à tous sans détruire la liberté de personne ? Le voici. Il était conforme à l'essence même de Dieu que Dieu dirigeât ses créatures vers une fin ; il était réclamé par l'honneur essentiel de son acte que cette fin fût lui-même ; que des êtres soumis à lui capables de l'atteindre, dirigeassent vers lui leur activité morale pour le posséder ; et que cette possession se réalisât un jour.

Voilà donc la souveraine loi et le souverain bien qui s'appellent ; voilà donc la dépendance essentielle de l'homme, sa libre obéissance et son bonheur suprême qui se réunissent dans une étreinte inséparable. Obéir à Dieu, c'est aller à Dieu. Par la soumission, nous gagnons notre propre bonheur. *Justitia et pax osculationes sunt : la justice et la paix se sont embrassées.*

Entre ces deux souverainetés, la souveraineté de l'autorité et la souveraineté de la vérité et du bien, viennent s'échelonner, dans une subordination essentielle, beaucoup d'autres lois et beaucoup d'autres biens ; beaucoup d'obéissance et beaucoup d'intérêts. Le respect de Dieu emporte le respect de ses œuvres : le respect de soi-même, le respect des autres hommes, le respect de l'individu, le respect de la famille, le respect de l'État ; et, dans chacune de ces sociétés, le respect mutuel du père et de l'enfant, du souverain et des sujets. L'amour de Dieu emporte l'amour de ses œuvres, l'amour de soi-même, l'amour des autres hommes, l'amour de l'individu, l'amour de la famille, l'amour de l'État ; et, dans chacune de ses sociétés, l'amour réciproque du père et de l'enfant, du souverain et des sujets : c'est-à-dire l'immense réseau de la justice et de la charité : l'ordre, la paix et le bonheur de tous.

Mais ne l'oublions pas, M. F., dès le commencement, Dieu a voulu faire plus que tout cela ; il a voulu ravir l'activité morale de l'homme jusque dans la sphère sublime du surnaturel. Il s'est montré lui-même comme loi surnaturelle ; il a communiqué à l'activité morale de l'homme une puissance surnaturelle ; il a exigé un déploiement d'énergie surnaturelle : il s'est donné lui-même dans l'éclat d'une fin surnaturelle. Et l'ordre surnaturel est sorti du sein de la charité divine ; et les nations ont été données au fils de l'homme en héritage ; Jésus-Christ les a confiées à son Eglise ; et l'Eglise,

dominant tous les peuples, exposée à tous les yeux, entretient leur vie morale, l'inspire, et la conduit au port. Et la vie morale des nations a revêtu, dans la sphère surnaturelle du christianisme, le vif éclat de la divinité.

De là sont sortis, pour chaque peuple, un grand devoir et un grand bien. Un grand devoir : celui d'être chrétien, chrétien dans l'individu, dans la famille, dans l'état ; chrétien dans l'autorité, chrétien dans la sujétion, chrétien dans les institutions, chrétien dans les lois. Ah ! c'est une grande vérité : l'individu, la famille et l'État peuvent s'occuper des choses du temps ; ils le doivent même. Mais aussi c'est une grande erreur de s'imaginer que nos actions libres, en tombant d'une manière immédiate sur la terre, puissent cesser de s'ordonner finalement au ciel. C'est une grave erreur de s'imaginer que l'homme, du haut de sa puissance sociale, devienne moins soumis à Dieu que la faiblesse de l'individu. C'est une grave erreur de croire que l'État ne doive pas de soumission à l'Eglise. C'est une grave erreur de croire qu'il existe un seul acte libre au monde qui ait droit de se soustraire à Dieu et refuser d'être chrétien. Sans doute, docile à son divin chef, l'Eglise laisse à la dispute des hommes bien des choses qui se meuvent dans la sphère du temporel, mais l'autorité souveraine est toujours là au-dessus de toute activité humaine, royale ou sujette : Respect ! Elle ne nie pas le progrès matériel, mais elle ne veut et ne peut vouloir qu'il prévaille contre elle, ni qu'il s'insurge contre le progrès spirituel, qui la domine. Un grand bien. Tout dans la vie morale des nations : science, liberté, devoir, droit, justice, charité, courage, dévouement, sacrifice : tout est devenu chrétien. Et voilà que les peuples chrétiens ont élevé leurs cours ; et voilà que le Scythe, le Grec et le Romain ont vu s'effacer leurs noms devant celui des nations chrétiennes. Et malheur aux peuples qui n'ont pas voulu boire à la coupe royale du christianisme ! Malheur aux peuples qui en ont détourné leurs lèvres imprudentes !

Dites, M. F., sur quelles plages autres que des plages chrétiennes, avez-vous jamais entendu des accents comme ceux-ci :

Dieu est celui qui est,

Le Seigneur est son nom.

Seigneur, qui vous est semblable ?

Le ciel et la terre passent, mais vos paroles ne passeront pas.

L'esprit scrute tout, même l'abîme.

Le Seigneur aime la justice.

Voyez quelle charité a eue le Père, de nous nommer et nous faire ses enfants !

La terre est pleine de sa miséricorde.

Nous serons rassasiés à l'abondance de sa maison.

Qui me séparera de la charité du Christ ?

Nous sentons la charité de Dieu en ce qu'il a déposé sa vie pour nous ; et nous, nous devons déposer la nôtre pour nos frères.

Je veux être anathème pour mes frères !

(A continuer.)